

*LES DOSSIERS DE LA SYLVE*

## **Henri ROMAGNESI**

Président de la Société mycologique de France  
Président d'honneur de la Sylve

Entretien avec Jean-Marie DELZENNE  
en juillet 1993



Fascicule n° 6<sup>bis</sup>  
réédition septembre 2021



En introduction à l'entretien qui va suivre, nous vous présentons deux extraits de dédicaces faites, l'une par Gabriel Segretain, président de la Société mycologique de France, professeur honoraire à l'institut Pasteur, l'autre par le professeur Robert Kühner, grand spécialiste de la mycologie, à l'occasion du "*Livre jubilaire*" offert à Henri Romagnesi :

« À l'âge de dix ans, il commença à se passionner pour le monde fongique dans la région de Yerres [Essonne], à 19 km de Paris. Ses parents, artisans doreurs sur cuir, y avaient fait construire une petite maison de bois où leur fils passait ses trois mois de vacances et ses week-ends.

À l'âge de quinze ans, Henri Romagnesi fut introduit au Muséum national d'histoire naturelle auprès de Roger Heim, alors assistant au laboratoire de cryptogamie. Il fréquenta ensuite ce laboratoire chaque semaine et, sur présentation de Roger Heim, fut admis comme membre de la Société mycologique de France en 1930. Il avait dix-huit ans.

En 1954, il est chargé par la Société de publier un grand atlas des champignons et, en 1960, du projet d'édition d'un atlas de poche. En 1957, il doit préparer avec Paul Ostoya un guide pour les organisateurs des sessions et des excursions, projet adopté par le Conseil qui décide trois ans plus tard l'impression de ce guide et sa distribution aux membres.

Henri Romagnesi est probablement, après André Maublanc, l'un des membres de la Société qui a occupé le plus longtemps des positions officielles dans le Conseil. Il assure la vice-présidence de la Société pendant dix ans, de 1954 à 1964, puis la présidence pendant trois années, de 1967 à 1970. À la fin de son mandat, il a été élu et réélu tous les trois ans à la lourde charge de Secrétaire général qu'il assume avec une parfaite compétence.

Il est depuis très longtemps membre actif de deux commissions de la Société. Il fait partie, dès sa création en 1949, de la commission pour l'étude des modifications à apporter aux règles de la nomenclature en qualité de spécialiste des macro-mycètes. Quant à la commission de publication du bulletin de la Société, il y est intégré dès 1945 ; lui qui a écrit tant de publications scientifiques, demandait en 1971 au Conseil que soient publiés dans le bulletin des articles de vulgarisation pour intéresser les amateurs, nombreux dans notre Société.

Henri Romagnesi a acquis une vaste connaissance des macro-mycètes ; il indique avec précision les caractères distinctifs macroscopiques, microscopiques et biochimiques des espèces. Il représente une véritable encyclopédie fongique qu'il aime à mettre à la disposition de tous.

Au cours des réunions de la Société, chaque lundi, il identifie les champignons apportés en s'émerveillant toujours des échantillons rares. Il anime cette branche essentielle de notre Société : l'enseignement. Il discute avec chacun, indique les caractères macroscopiques qui permettent d'identifier les espèces, vérifie une réaction biochimique, demande d'effectuer une préparation microscopique qu'il examine toujours à l'objectif à immersion pour s'assurer de la forme et de la dimension des spores. Il enseigne de même sans cesse au cours des sorties mycologiques qu'il anime dans la région parisienne ou lors des excursions des congrès annuels de la Société. Il prend toujours une part active dans l'organisation de ces congrès en assurant personnellement les rapports avec les organisateurs locaux.

Toutefois, il sait profiter de ces visites en province pour récolter des échantillons qui lui permettent d'entreprendre sur place une étude scientifique approfondie. Pendant le récent congrès de la Société en Alsace, il a trouvé et étudié au microscope des échantillons d'armillaires qui lui ont permis de reconnaître les caractères distinctifs des différentes espèces et de rédiger en collaboration un mémoire qui sera publié dans le bulletin de la Société.

La Société mycologique de France doit beaucoup à Henri Romagnesi qui vient actuellement presque chaque jour à son siège. Il est le mycologue scientifique, théoricien, praticien et enseignant que je suis heureux de mieux connaître et de présenter dans cette préface. »

Gabriel SEGRETAIN

*Mon cher ami.*

*C'est en 1933 (un demi-siècle déjà !) que j'ai eu le plaisir de faire ta connaissance, à l'occasion d'une séance de la Société mycologique de France dont, à l'époque, nous étions membres tous les deux. Tu n'avais alors qu'une vingtaine d'années, moi presque dix ans de plus.*

*Pour ma part, je me bornerai à évoquer en quelques mots ta carrière universitaire, couronnée par deux promotions dans l'ordre des Palmes académiques (chevalier en 1959, officier en 1969) et les facteurs qui ont favorisé l'éclosion de nos vocations scientifiques, puis, autant que faire se peut dans une courte dédicace, à souligner l'importance de l'œuvre mycologique dont l'Académie des sciences de Paris a reconnu à deux reprises la haute qualité (prix Foulon en 1954, prix Montagne en 1967), œuvre qui a fait de toi une personnalité mondialement reconnue (l'Union des sociétés suisses de mycologie t'a élu membre honoraire en 1975).*

*À la seule lecture de tes nombreuses publications sur les champignons, personne ne pourrait imaginer que tes recherches mycologiques ont été en majeure partie menées en marge d'une carrière universitaire sans le moindre rapport avec notre science, puisque tu as été professeur de lettres. Licencié ès lettres en 1934, agrégé de grammaire en 1935, tu as été nommé cette même année comme professeur au lycée de Sens. En 1942, ayant été inscrit au cadre supérieur des professeurs, tu as été chargé d'enseigner le français et des langues anciennes au lycée Marcelin Berthelot, à Saint-Maur-des-Fossés, près de Paris. Il n'y a qu'une douzaine d'années, à partir de l'âge de soixante ans, que tu as pu te consacrer entièrement à la mycologie grâce à une retraite que, dans ce but, tu avais demandée anticipée.*

*Concernant les recherches auxquelles tu devais consacrer tous tes loisirs, s'est révélée particulièrement décisive une visite que tu fis au Muséum national d'histoire naturelle pour aller y contempler une exposition de champignons en cire, dans la galerie de minéralogie. Tu n'avais alors que quinze ans et le gardien, qui s'étonnait qu'un jeune de cet âge se passionne déjà pour la mycologie, conseilla à ta mère d'écrire au directeur du Muséum, alors le professeur Louis Mangin, qui lui répondit aimablement de te présenter à son laboratoire de cryptogamie, au 63 rue Buffon, où tu fus accueilli par Roger Heim, alors assistant. Par la suite, tu n'as cessé de fréquenter chaque semaine ce laboratoire et, de*

*travailleur libre que tu étais dès 1930, tu es devenu attaché au Muséum en 1948.*

*Tu me rappelles que c'est dans une lettre datée du 4 février 1944 que je sollicitais ta collaboration en vue de la rédaction d'une "Petite flore à l'usage des débutants en mycologie" qui est devenue la "Flore analytique des champignons supérieurs".*

*Si tu es bien connu même des amateurs, grâce notamment aux atlas de planches coloriées pour lesquels tu as rédigé un texte entièrement original, tu ne l'es pas moins des spécialistes grâce à tes nombreuses publications de mycologie systématique qui font autorité.*

*Comme de juste, la délimitation précise des espèces tient une grande part dans ton œuvre. Il n'est pas abusif de dire que, dans cet ordre d'idée, ta monumentale (près de 1000 pages) "Monographie des russules d'Europe et d'Afrique du Nord" constitue un modèle du genre. Les descriptions que tu y donnes de quelques 170 espèces sont presque toutes entièrement originales et sont le résultat d'observations que tu as faites au cours d'une vingtaine d'années ; elles mettent l'accent sur les caractères des spores et sur la structure des revêtements, illustrant les particularités microscopiques par des dessins très précis. Tu n'as pas négligé pour autant les autres particularités couramment utilisées par les spécialistes du genre, souvent tu as été plus précis que nombre de tes prédécesseurs.*

*À partir de 1932, tu n'as cessé de t'intéresser à la classification des rhodophilles et, dans un monumental mémoire de près de 650 pages, tu as précisé le système auquel tu t'étais arrêté en 1979, après avoir étudié, non seulement des espèces de nos régions, mais aussi nombre d'espèces des régions chaudes de notre ancien monde, ce qui fait que ce système constitue un cadre certainement valable au moins pour une grande partie de la terre, tu as publié sur les rhodophilles de Madagascar (1941), de l'ex-Congo belge (1956) et des régions côtières du Gabon et de la Côte d'Ivoire (1979), pour ces dernières en collaboration avec Gérard Gilles qui a récolté et décrit sur le vivant les espèces dont tu devais compléter l'étude microscopique sur Exsiccata.*

*Bien qu'il soit réduit à quelques pages, je m'en voudrais de passer sous silence un travail de toi daté de 1936 et consacré à "quelques groupements naturels d'agarics ochrosphorés" dans lequel tu avais défini un genre naturel que tu appelais Fulvidula. Au-delà de la délimitation des espèces*

*et de leur classification, tu as su enfin t'élever avec bonheur au plus haut niveau de la systématique, celui des hypothèses phylogénétiques. Tu l'as fait en comparant les genres Russula et Lactarius (dont l'ensemble a été appelé Lactario-Russules, Asterospori avant d'être nommé Russulaceae), non seulement à d'autres champignons lamellés mais aux Homobasidiomycètes les plus divers par leur morphologie externe.*

Robert KÜHNER

En novembre 1992, j'envoyais aux membres du conseil d'administration de La Sylve la lettre suivante :

*Cher(e)s ami(e)s.*

*Dimanche 8 novembre 1992, j'ai eu le plaisir de rencontrer à son domicile parisien Monsieur Henri ROMAGNESI.*

*Ma démarche consistait à mieux connaître cet homme dont j'avais souvent entendu parler.*

*Je n'ai pas été déçu par son accueil. La passion qui brille encore dans ses yeux lorsqu'il parle de champignons m'a beaucoup ému.*

*J'ai pu mesurer à quel point l'œuvre de Monsieur Henri ROMAGNESI était importante. Ses atlas de champignons et de fleurs édités chez Bordas, fruits d'un énorme travail, en témoignent. Ses nombreuses publications, tant en France qu'à l'étranger, lui confèrent une renommée internationale.*

*Homme de science reconnu par tous les spécialistes mondiaux de cette discipline, j'ai pensé que Monsieur Henri ROMAGNESI nous ferait un grand honneur en devenant Président d'honneur de notre association "La Sylve."*

Le 27 novembre 1992, je pouvais écrire à Henri Romagnesi :

*Cher Monsieur,*

*C'est un grand plaisir pour "La Sylve" de vous accueillir en son sein.*

*À l'unanimité, le Conseil d'administration vous a élu Président d'honneur de notre association.*

*Au-delà de cette présidence qui nous honore, sachez que beaucoup de Coyens éprouvent à votre égard une grande admiration.*

*Les mots sont toujours bien faibles lorsqu'il s'agit d'exprimer des sentiments. À l'image de votre sagesse, nous nous contenterons d'être, malgré les quelques dizaines de kilomètres qui nous séparent, le plus proche de vous.*



*Recevez, cher Monsieur, toute la profonde sympathie des membres du Conseil d'Administration."*

Voici sa réponse du 6 décembre 1992 :

*Monsieur le Président,*

*C'est avec joie que j'accepte l'offre du Conseil d'administration de votre association de me faire son Président d'honneur.*

*Je vous prie de bien vouloir lui transmettre mes plus chaleureux remerciements pour l'honneur que vous me faites.*

*Mais je suis désolé que les dures atteintes de la vieillesse m'empêcheront de vous rendre les services dont j'aurais été capable il y a dix ans, comme de diriger des excursions, des séances de détermination ou l'organisation d'expositions.*

*Ce n'est pas sans éprouver un sentiment de déchirement que j'ai dû renoncer à parcourir les sentiers de votre belle forêt, si riche en champignons pleins d'intérêt, comme je l'ai fait depuis 1942 et où j'ai tiré la majeure partie du matériel qui m'a servi pendant 35 ans à constituer mon œuvre mycologique majeure, ma Monographie des Russules d'Europe, dont mon herbier est plein. J'aimais votre village, mais, hélas !, j'ai dû vendre ma maison du 18-19 place de la Mairie où je passais, loin de mon Paris natal, pendant les week-ends et mes vacances, tout mon temps pendant la belle saison.*

*C'est avec plaisir que je vous reverrai, Monsieur le Président, toutes les fois que vous aurez besoin de mes pauvres services. Je souhaite un plein succès aux activités futures de votre Société.*

*Veillez agréer, Monsieur le Président, mes bien amicales salutations.*



# ENTRETIEN entre La SYLVE et Henri ROMAGNESI

le vendredi 30 juillet 1993

**La Sylve** : Pouvez-vous nous renseigner sur l'origine de votre nom ?

**H. R.** : Mes origines remontent au XVI<sup>e</sup> siècle. L'étymologie de Romagnesi veut dire "habitant de la Romagne" qui est une province du nord de l'Italie, c'est-à-dire de la Gaule cisalpine. Je suis un gaulois cisalpin.

Ma famille est venue en France à l'époque de Mazarin, sous le règne de Louis XIII. C'étaient des comédiens italiens qui jouaient la *commedia dell'arte* et Mazarin, qui était italien, les a fait venir à Paris. De là, il y a tout lieu de penser que le frère du directeur de la troupe est venu en France aussi. C'était un poète lyrique qui vivait à la cour de Ludovic Sforza ; il était comte palatin et chevalier de l'Éperon d'Or. Il est resté, a fait souche et à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, aux environs de 1684, il s'est fait naturaliser français.

Ma famille est donc installée en France depuis cette époque et je suis le seul à avoir remis les pieds en Italie, pas très loin d'ailleurs de mon lieu d'origine, puisque je me trouvais à Trente à l'occasion d'un congrès scientifique.

**La Sylve** : Votre famille habitait Paris ?

**H. R.** : Sur mes quatre grands-parents, trois étaient parisiens et j'habite moi-même Paris.

**La Sylve** : Parlez-nous de votre famille !

**H. R.** : C'était une famille d'artistes. J'ai dans ma famille non seulement des acteurs, mais aussi un auteur dramatique dont les pièces ont été jouées jusqu'à la Révolution. J'ai eu la curiosité d'aller dans les bibliothèques rechercher ses œuvres. Elles étaient très médiocres et sont tombées dans l'oubli le plus profond, mais c'était amusant pour moi de les retrouver.

Un de mes ancêtres, qui vivait sous Louis XIV, s'était engagé dans l'armée et comme son sergent le battait, il a déserté. Mais il a eu la protection de l'écrivain Quinault qui lui a fait obtenir des lettres de rémission et il a pu continuer à vivre en France.

À l'époque de Napoléon, j'ai eu un ancêtre sculpteur qui a inventé un nouveau matériau : le carton-pierre – dont est fait d'ailleurs le soutien du grand orgue de la chapelle de la Sorbonne. À la chute de Napoléon, ce sculpteur était à la cour de Louis XVIII dont il a réalisé le buste après avoir fait celui du duc de Reichstadt.

Il y a une histoire amusante à propos de ce buste de Louis XVIII qui est rapportée dans les monographies que j'ai consultées. Mon ancêtre s'est posté avec son buste sur le passage du roi mais celui-ci ne l'a même pas regardé. Alors il a pris son marteau et a cassé le nez de sa sculpture. Quant au buste du duc de Reichstadt, on peut le voir, je crois, au musée de la Malmaison.

**La Sylve** : Il y a sa signature ?

**H. R.** : Oui. Il y avait également dans ma famille un peintre, un musicien et un éditeur de musique. Le musicien composait des petites romances dans le genre : "Partant pour la Syrie... le jeune et beau...". Ces petites chansons sont, elles aussi, tombées dans l'oubli.

**La Sylve** : C'était vraiment une famille d'artistes.

**H. R.** : D'artistes secondaires et médiocres. J'ai lu quelques pièces de théâtre du temps de Louis XIV qui étaient d'une médiocrité épouvantable. Elles n'ont été jouées que jusqu'à la Révolution.

**La Sylve** : Elles ont tout de même été éditées ?

**H. R.** : Oui, je les ai consultées à la bibliothèque Sainte Geneviève.

Mais ce ne sont pas les acteurs qui sont à l'origine de ma famille. C'est une branche collatérale dont le personnage le plus anciennement connu est un nommé Marco-Antonio Romagnesi. C'était un poète lyrique qui a écrit un recueil de poésies en italien, en langue italienne archaïque, paraît-il très difficile à déchiffrer, qui était dédié à Louis XIV.

Pendant le XIX<sup>e</sup> siècle, il n'y a plus eu de célébrité, sinon un jeune polytechnicien – le premier de la famille – qui est malheureusement mort de la fièvre jaune au Mexique. J'ai recueilli l'oraison funèbre qui fut prononcée par ses supérieurs.

**La Sylve** : Avez-vous rassemblé tous ces documents ?

**H. R.** : J'ai un arbre généalogique complet depuis le règne de Louis XIII jusqu'à nos jours. Quant au recueil des romances de mon ancêtre musicien, il est resté aux mains du mari de ma tante après sa mort et il n'a pas voulu me le donner.

**La Sylve** : Parlez-nous de vos grands-parents et de vos parents !

**H. R.** : Ma grand-mère maternelle était de Laon. C'était des gens très pauvres. Elle était le douzième enfant de sa famille. Cela se passait au XIX<sup>e</sup> siècle et sur ces douze enfants, seuls trois ont subsisté : une fille – ma mère – et deux garçons. Les autres sont morts, soit de méningite, soit de diphtérie.

Ma mère est née à Paris. Elle a fait ses études chez les sœurs de Saint Vincent de Paul et a passé le brevet élémentaire. À cette époque – c'était au début du XX<sup>e</sup> siècle – tout le monde ne le passait pas. Puis elle a appris la dactylographie. Quand elle a épousé mon père, elle l'a aidé dans son travail de doreur sur cuir. Ma mère mesurait 1 m 50, bien en chair, avec de très beaux yeux.

Ma mère, c'était l'amour filial. Seulement, elle était très excessive. Elle m'aimait tendrement. Elle n'aurait pas supporté que je me marie, j'en suis sûr, mais elle n'a rien fait contre. Je ne peux pas lui reprocher ça, mais je suis sûr qu'elle en serait morte. Elle me couvait d'une façon très possessive. Elle m'enveloppait comme un petit esquimau lorsqu'il s'agissait de mettre les pieds dehors.

Mon père est né à Paris en 1886. C'était un homme juste, très équitable. Il était artisan doreur sur cuir et président du syndicat des relieurs-doreurs de Paris. Il tenait son métier de son père. À la mort de celui-ci, il a repris son affaire.

Mon père était du genre costaud, tandis que moi, c'est tout le contraire. J'ai été réformé pour faiblesse de constitution. Cela m'a valu de ne pas faire la guerre de 1939. C'est tout de même appréciable. Aussi longtemps que je remonte dans l'histoire de ma famille, les hommes mouraient avant 70 ans. Seul, mon père est mort à 71 ans, du diabète. C'est moi qui ai vécu le plus vieux de ma famille. C'est curieux parce que je ne tiens pas debout. Je suis maigre comme un clou.

J'étais un enfant chétif. Je tiens cela de mon grand-père paternel mais, contrairement à moi, il n'a jamais été malade et c'est lui qui a fait douze enfants.

Pendant toute mon enfance j'ai eu des angines. Ma vie a commencé très mal en fait. À l'âge de dix mois, j'ai attrapé une broncho-pneumonie. J'ai été soigné par un docteur qui a inauguré un traitement spécial – je ne sais plus lequel – qui a fait l'objet d'une communication à l'Académie de médecine. J'ai été guéri mais je suis resté

extrêmement fragile des bronches pendant toute mon enfance. Adolescent, je me payais une bonne grippe tous les ans, mais, à force de l'attraper, je me suis vacciné tout seul. C'est pour cela que je suis mycologue, parce que j'ai eu des bronchites, parce que le médecin m'a conseillé l'air de la campagne plutôt que l'air de la ville.

Mes parents ont donc acheté un petit terrain dans un lotissement qui se trouvait à Yerres dans l'Essonne, à 21 km de Paris. Ils y ont fait construire une petite maison de bois et j'y passais mes trois mois de vacances. Il s'agissait d'un lotissement de l'ancien majorât que Napoléon 1<sup>er</sup> avait donné au maréchal qui avait gagné la bataille de Wagram. C'était un coin de forêt. En me baladant, j'ai vu des champignons au milieu d'une allée, dans une ornière. J'ai eu le coup de foudre probablement. Je voulais savoir ce que c'était *ce truc-là*. Mes parents m'ont payé un petit bouquin de vulgarisation. Un petit bouquin de rien du tout qui s'appelait *Les champignons comestibles et vénéneux* de Dufour. Mais il n'y avait pas grand-chose dedans, seulement quelques espèces. Je voulais toujours aller jusqu'au bout des choses, alors j'ai repris un livre un peu plus perfectionné, un peu plus précis, mais qui était encore très mauvais. C'était la fameuse *Flore* de Constantin et Dufour où il est absolument impossible de déterminer un seul champignon.

**La Sylve** : Parlez-moi de votre scolarité !

**H. R.** : J'ai d'abord été à l'école primaire de la rue Saint Jacques, à Paris, l'école de mon quartier.

J'étais très bon élève. Le directeur de l'école, qui s'appelait Monsieur Fay, a conseillé à mes parents qui n'étaient pas riches – les artisans doreurs ne roulaient pas sur l'or – de me faire passer l'examen des bourses pour rentrer en 6<sup>ème</sup>. Je l'ai passé. On m'a orienté vers le collège Sainte Barbe qui se trouve près de la place du Panthéon, rue d'Ulm. Ce collège était curieux. C'était un collège de l'enseignement libre, mais non religieux. Le seul collège privé non religieux et laïque en France. J'étais bon en français, en latin, moins bon en grec. J'avais une horreur profonde des mathématiques. C'était tout à fait catastrophique pour moi. À ce moment-là, pour faire des études supérieures en sciences naturelles – qui étaient ma vocation réelle – il fallait passer un examen qui s'appelait PCM (Physique-Chimie-Mathématique), si bien que je me suis inscrit dans la section littéraire puisque je réussissais bien en français et en latin.

J'ai passé de justesse mon premier bac parce que je n'ai jamais pu parler anglais. C'est une langue dont j'ai une horreur profonde. Elle est sans intérêt, elle est imprécise, c'est épouvantable. Je me suis débrouillé avec le reste, ce qui a rattrapé mes lacunes. En physique, j'ai eu 5/20, ce n'était pas brillant. Au 2<sup>e</sup> bac cela s'est arrangé, j'ai eu la mention Bien.

Je suis donc entré à la Sorbonne en 1929, à 17 ans. C'était près de chez moi. C'est là que j'ai fait mes études supérieures. J'ai passé les licences de lettres françaises, de latin, de grec, de grammaire et philologie. Après, j'ai fait un diplôme d'études supérieures de langues classiques. J'ai fait trois années d'hypokhâgne au lycée Louis le Grand. Mon père s'était mis dans la tête de faire de moi un normalien, mais moi je n'ai jamais eu le goût pour ce genre d'école. Je n'aime pas les groupes. L'esprit de corps, ça n'existe pas chez moi. Je suis un individualiste. La première fois, j'ai échoué ; la deuxième, j'ai été reçu à l'écrit mais pas à l'oral ; alors, finalement, on m'a donné une bourse de licence dont je n'ai pas profité parce que ceux qui étaient reçus à l'écrit de l'examen de Normale avaient droit à une bourse de licence, mais dans un établissement de province. Je ne voulais pas quitter Paris, loin de mes parents. Alors j'ai continué mes études à mes frais. Quand j'ai passé ma licence de latin, l'examineur a admiré la facilité avec laquelle je lisais Salluste. Pour le grec, c'était beaucoup plus difficile, mais c'est la langue qui m'a le plus intéressé.

**La Sylve** : Comment êtes-vous devenu mycologue ?

**H. R.** : Je passais donc mes vacances à Yerres. C'est là que j'ai eu mon premier contact avec les champignons. J'avais une douzaine d'années. Je jouais avec des petits camarades, dont une petite fille qui m'a dit : « Henri, puisque tu t'intéresses aux champignons, tu devrais aller au Muséum parce que j'ai vu dans la galerie de minéralogie plein de vitrines remplies de champignons en cire ». Alors, je me suis dit : cela m'amuse. Ma mère m'a conduit à cette galerie. Il y avait en effet des champignons en cire. J'ai appris plus tard que c'était des champignons qui avaient été faits, non pas d'après nature, mais d'après un atlas du XVIII<sup>e</sup> siècle, fait par le père de la mycologie française qui s'appelait René Bulliard ou Jean-Baptiste Bulliard, je ne sais plus<sup>(1)</sup>. J'ai regardé cela avec admiration. J'avais un petit carnet, je prenais des croquis. Le gardien qui me regardait faire a demandé des explications à ma mère. « Si votre fils s'intéresse comme cela aux champignons, il n'a qu'à aller au laboratoire de cryptogamie du Muséum, rue Buffon. Là, on lui donnera tous les renseignements nécessaires. Écrivez au directeur du Muséum » (qui était le grand savant Louis Mangin). Ma mère a donc écrit au Muséum pour demander la permission de visiter le laboratoire de cryptogamie. Louis Mangin lui a répondu une lettre très aimable en lui renvoyant l'autorisation de fréquenter ce fameux laboratoire. Nous y sommes allés un jeudi et j'ai été présenté à Roger Heim, alors assistant au laboratoire de cryptogamie et qui est devenu l'un des plus célèbres mycologues français. Il s'est intéressé un peu à moi. Tous les jeudis, j'allais au Muséum.

---

1 – Il s'agit de **Jean-Baptiste François Bulliard**, dit **Pierre Bulliard**, naturaliste français, né le 24 novembre 1752 à Aubepierre-sur-Aube dans la Haute-Marne et mort le 29 septembre 1793 à Paris.

**La Sylve** : C'était une tolérance ?

**H. R.** : Non, le laboratoire de cryptogamie est très ouvert. On peut y travailler sans être diplômé. On peut appartenir au Muséum sans aucun diplôme. Ce n'était pas le beau bâtiment qu'il y a actuellement, ça se trouvait de l'autre côté de la rue, dans des locaux vétustes qui donnaient sur l'ancienne vallée où il y avait encore des ruines de vieilles tanneries qui se servaient de la Bièvre. C'était tout petit. Il n'y avait que quelques pièces.

**La Sylve** : Que faisiez-vous là ?

**H. R.** : J'apportais à monsieur Heim les champignons que je récoltais à Yerres pour qu'il les détermine. J'ai commencé à faire un peu de microscope. Je fouillais dans les herbiers et dans les bouquins de la bibliothèque. Monsieur Heim s'occupait de moi. Je le considérais comme mon maître.

Je suis entré à la Société mycologique de France en 1930 où on admettait tout le monde sans distinction, puis au conseil d'administration en 1935. C'était très intéressant parce que la Société mycologique, comme elle le fait encore aujourd'hui, organisait des petites expositions de champignons tous les lundis. Actuellement, c'est encore le cas. Les membres apportent leur récolte du dimanche, on les examine et on essaie de les déterminer. Ce sont des réunions intéressantes et amusantes. J'ai fréquenté régulièrement cette Société mycologique française. C'est là que j'ai fait mon apprentissage de vrai mycologue. J'ai gravi tous les échelons de cette prestigieuse société, de secrétaire à secrétaire général puis président.

**La Sylve** : Dites-nous quelques mots sur votre carrière professionnelle !

**H.R.** : Mes études terminées, l'agrégation de grammaire en poche, j'ai été nommé professeur à Sens. J'y suis resté six ans, de 1935 à 1941. Je faisais tous les jours la navette entre Paris et Sens. Ensuite, j'ai enseigné pendant trente ans au lycée Marcelin Berthelot à Saint-Maur-des-Fossés. J'ai pris ma retraite anticipée à soixante ans. Cela fait vingt-et-un ans que je suis en retraite, justement pour me consacrer à la mycologie. J'ai toujours concilié mon métier et ma passion.

Mon temps de loisir, je le passais à étudier la mycologie. Je me suis acheté de bons microscopes. J'ai publié beaucoup de livres et d'innombrables articles dans les bulletins de la Société mycologique de France ainsi que dans quelques revues étrangères. J'ai publié plusieurs livres sur les champignons, dont une flore analytique en collaboration avec celui qui a été mon véritable maître en mycologie, le professeur Robert Kühner, qui était professeur de botanique à l'université de Villeurbanne. Il m'a



proposé de m'associer avec lui pour faire une flore analytique des champignons supérieurs. Nous avons mis dix ans à la faire. C'est lui qui m'a vraiment formé. C'est le premier mycologue du monde. Il est maintenant très vieux, encore plus vieux que moi ! Il ne peut plus travailler. Malheureusement, je n'ai eu que très peu de contacts humains avec lui, il était à Lyon, moi à Paris, tout se passait par correspondance. Ce livre a eu un succès considérable puisqu'on l'a réédité, ce qui est très rare, et aujourd'hui, bien qu'il soit très dépassé à bien des points de vue, c'est encore un classique.

L'ouvrage principal que j'ai fait dans ma vie, on peut dire qui est l'œuvre de ma vie, c'est une **Monographie des Russules de France et d'Afrique du Nord**. Ce livre a été réédité aussi.

43. **Russula caerulea**  
R. amara

SYNONYMES : **Russula caerulea** var. **umbonata** Gillet ; **R. amoenata** Britz.

NOMS VULGAIRES : français : *Russule bleue, russule mamelonnée.*

Cette Russule est assez commune (mais pas dans toutes les régions), dans les pinèdes, souvent dans l'herbe, quand le terrain n'est pas trop sec.

C'est une grande et svelte espèce, à chapeau de 3-12 cm assez charnu et assez ferme au début, et – ce qui est tout à fait exceptionnel chez les Russules – constamment pourvu d'un mamelon, d'abord pointu (et communiquant alors aux jeunes chapeaux une silhouette conique), puis obtus, formant lorsque le chapeau s'étale, une grosse bosse au milieu de la dépression ; la marge est lisse, puis courtement cannelée dans la vieillesse ; la couleur est violette ou vineux brunâtre, peu variable, mais plus ou moins claire ou foncée ; la cuticule est brillante, rarement un peu pruinuse au bord. Le pied est svelte, souvent étranglé vers le haut et plus ou moins épaissi en massue à la base, blanc, puis un peu sali de grisâtre ou de brunâtre.

La chair est assez ferme, blanche, puis un peu grisonnante ou brunissante (mais très discrètement). L'odeur est insignifiante, la saveur douce, mais la cuticule présente un goût amer caractéristique lorsqu'on en mâche un gros fragment. Les lames sont assez à peu serrées, crème citrin, puis jaune clair.

Spores jaune clair. 7,7-8,5-(10) X 6,2-7,5-(8,5) µ, à verrues souvent réunies. Cystides en cigare ou en ogive, appendiculées. Cuticule sans dermatocystides, à hyphes primordiales incrustées.

La saveur amarescente de la cuticule, qui, paraît-il, se communique à tout le champignon pendant la cuisson, le rend impropre à la consommation.

Dans les bois de conifères, pins, épicéas, on rencontre très communément dans certaines régions, ouest de la France, régions montagneuses, une espèce qui lui ressemble assez par la saveur douce et les lames jaunes, mais de colorations très variables, non ou exceptionnellement mamelonnée, à cuticule souvent pruinuse et devenant Jaune d'or soit à la corruption soit sous l'action de l'eau, à pied dégageant à sa base une odeur typique d'iodoforme ou de brou de noix : c'est la R. Turci Bres, qui est comestible.



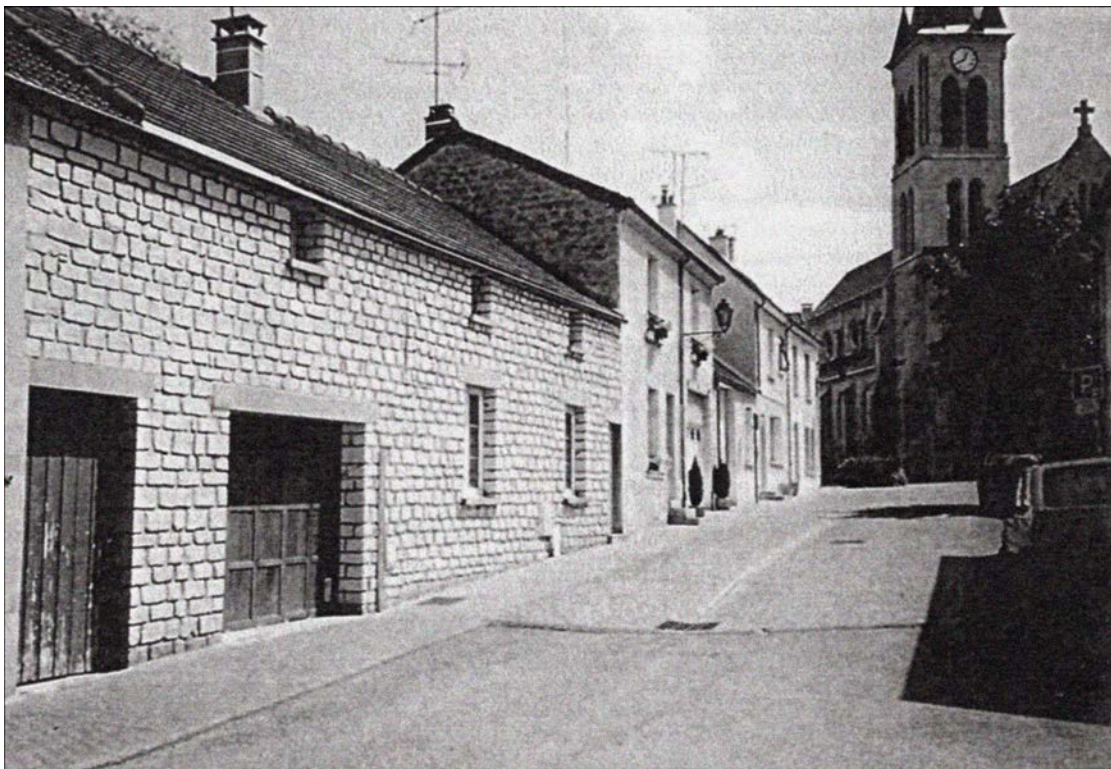
Planche tirée de "L'atlas des champignons d'Europe" – édition Bordas 1995, 2<sup>e</sup> édition

**La Sylve** : Et votre venue à Coye ?

**H. R.** : Ma venue à Coye s'est faite par l'intermédiaire de la Société mycologique de France. En plus des expositions du lundi, elle organisait tous les samedis et dimanches des sorties mycologiques dans toutes les forêts des environs de Paris. J'y participais, notamment pendant la guerre. Pas question d'aller en voiture, il fallait prendre le train, puis aller à pied. J'étais bon marcheur ! J'ai connu une forêt intéressante, la forêt de Coye. C'est une forêt domaniale appartenant à l'Institut de France. Elle est d'accès complètement libre. Elle est très intéressante aussi par la variété de son sol. Il y a des argiles, des calcaires, de la silice, quelques sphaignes par-ci par-là, quelques tourbières.

C'est en 1942 que nous avons vendu la maison d'Yerres (en pleine occupation) pour acheter à monsieur Vignard celle de Coye, située au 18 et 19 de la place de l'Église, pour la somme de 55 000 francs.

C'était une vieille baraque qui ne tenait pas debout avec une toiture dans un état catastrophique. Nous avons commencé par refaire tout l'arrière de la maison avec de la bonne pierre de Saint-Maximin. Le devant est resté en l'état. Ce n'est qu'à la mort de mes parents que j'ai fait faire le ravalement de la façade.



En 1942, mes parents étaient revenus habiter Paris, rue Daumesnil, et nous passions nos week-ends à Coye. Le samedi après-midi et le dimanche matin, je me promenais souvent avec ma mère dans la forêt de Coye en quête de champignons.

Je n'ai jamais habité le village de façon régulière. Nous commençons à venir à Pâques. Tout l'hiver, nous n'y mettions pas les pieds.

Après la guerre, nous nous rendions à Coye en voiture. J'ai d'abord eu une 4CV Renault, puis une B14 Citroën, une Dauphine et j'ai fini avec une Peugeot. Je me souviens d'embouteillages mémorables le dimanche soir. Il y avait au moins trois bouchons sur un trajet de 40 km. C'était épouvantable. Cela s'est arrangé avec l'ouverture de l'autoroute.

J'ai fait la connaissance d'un autre membre de la Société mycologique de France qui habitait Chaumontel, monsieur Pierre Causse, qui était un ancien retraité des PTT, chef de tri à la gare du Nord, je crois. C'était un très bon mycologue. On se donnait rendez-vous. Je prenais le volant et on se baladait jusqu'en forêt de Villers-Cotterêts. On se promenait dans toutes les forêts des environs.

**La Sylve** : Qu'elle est la forêt la plus riche en champignons ?

**H. R.** : La plus intéressante au point de vue de la qualité, c'est la forêt de Compiègne. La forêt de Coye est bonne à cause de sa variété. Compiègne est moins variée, mais on y trouve des espèces endémiques. *Endémiques*, c'est un bien grand mot ! Mettons des espèces qui sont plus particulières à Compiègne et qu'on ne rencontre pas ailleurs.

Donc, avec monsieur CAUSSE, nous avons, pendant des années, pendant toutes les grandes vacances, deux ou trois fois par semaine, parcouru les forêts. Le reste du temps, j'étudiais les récoltes.

**La Sylve** : Les monographies que vous avez rédigées avaient-elles pour base de recherche la forêt de Coye ?

**H. R.** : Oui. J'ai participé aussi à tous les congrès que la Société mycologique organisait dans tous les coins de France et à l'étranger. J'ai fait aussi des séjours à la montagne. J'ai fait pas mal de séjours dans le Jura, les Vosges, les Alpes, une fois dans les Pyrénées. J'ai visité tous les coins de France. Chaque année, nous allions dans une région différente pendant huit jours. La Société mycologique de France établissait un programme d'excursions. On n'avait qu'à choisir. Elle a fait jusqu'à 100 à 110 excursions par an dans les forêts des environs de Paris. Tant que j'ai été secrétaire général de la Société mycologique de France et président, je me suis



toujours efforcé à ce qu'il y ait une excursion par le train en même temps qu'une excursion en voiture. Maintenant, cela devient très dur à réaliser, car nous manquons de directeurs d'excursions. Quand on est membre de la Société mycologique de France, on fait très souvent des excursions à Coye.



**La Sylve :** Votre passion pour la mycologie vous est donc venue très jeune. Mais qu'est-ce qu'une passion pour vous ?

**H. R. :** C'est ce qui vous cause le plus de plaisir.

**La Sylve :** Quel est votre plus grand plaisir à part la mycologie ?

**H. R. :** Il n'y en a pas. Je mange parce que c'est la mode, je ne bois pas, je ne fume pas.

**La Sylve :** Rêvez-vous de champignons ?

**H. R. :** J'en ai rêvé parce que j'y passais tout mon temps. C'est un défoulement, le rêve.

**La Sylve :** Est-ce un rêve que vous poursuivez depuis votre enfance ?

**H. R. :** Oui, parce que j'ai toujours eu l'attrait de la difficulté et la mycologie est une science difficile. Elle a été très en retard sur les autres sciences mais maintenant elle

commence à rattraper ce retard, bien qu'il soit toujours très difficile de définir des espèces, de savoir comment elles se reconnaissent et de les classer.

**La Sylve** : En retard par rapport à un pays ?

**H. R.** : Non, par rapport à la botanique ; la mycologie, c'est de la botanique. À l'époque de Linne – naturaliste suédois (1707-1778) – la botanique commençait à être sérieuse. Les champignons, c'était élémentaire.

**La Sylve** : Pourquoi était-elle en retard ?

**H. R.** : L'œil et la loupe ne suffisaient pas pour caractériser les espèces. Il a fallu l'invention du microscope. Il y a trois périodes dans l'histoire de la mycologie : la vieille mycologie qui se faisait à la loupe et qui a duré pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle, l'époque du microscope qui a permis de commencer des choses sérieuses, et maintenant le concours d'autres sciences, la génétique, la biologie, la chimie.

**La Sylve** : Le champignon n'est-il pas une plante qui fait peur ?

**H. R.** : Si. Il y a des peuples mycophobes et des peuples mycophiles. Dieu merci, les Français sont plutôt mycophiles, les Tchèques le sont fortement, mais les Anglais et les Américains sont mycophobes. Ils ont peur des champignons. Les Anglais les appelaient les "tabourets du diable".

**La Sylve** : Le champignon a-t-il toujours eu ce côté maléfique ?

**H. R.** : Oui, par exemple, les ronds de sorcières. Le champignon est associé à Satan, surtout au Moyen Âge. Et puis, il y a un mystère complet sur leur poussée. C'est mystérieux, cela n'a pas de racine, pas de force. Le rôle de la lune ? On ne le saura jamais. Il y a tellement de facteurs différents qui interviennent qu'il faudrait isoler le facteur lune de tous les autres pour arriver à savoir dans quelle mesure il influe. On va peut-être y arriver. Le champignon est important pour l'équilibre de la planète, comme tous les êtres vivants. Les forestiers commencent à être très intéressés par les champignons. Sans les filaments des champignons qui entourent les racines, les arbres ne pourraient pas s'alimenter. Les champignons leur apportent les hydrates de carbone qui leur sont nécessaires pour se développer.

**La Sylve** : Vous, vous regardez le champignon sous un angle plutôt bénéfique ?

**H. R.** : Cela ne sert pas à grand-chose, les champignons, sauf pour la forêt. Une symbiose s'établit entre le champignon et la forêt par l'intermédiaire des micro-organismes. Le rôle des champignons dans la forêt est quand même considérable.

**La Sylve** : Et en pharmacie ?

**H. R.** : En pharmacie, les moisissures sont des champignons, la pénicilline est un champignon, seulement ce n'est pas de mon ressort. Il a fallu que je fasse un peu de chimie et de biologie, en autodidacte.

**La Sylve** : Quel est votre plus grand regret ?

**H. R.** : C'est de ne pas avoir fait de la recherche scientifique officiellement.

**La Sylve** : Vous êtes pourtant reconnu mondialement dans cette discipline ?

**H. R.** : Oui.

**La Sylve** : Vous pensez que vous auriez dû faire des études plus poussées sur le plan scientifique ?

**H. R.** : J'aurais dû m'orienter vers l'enseignement supérieur au CNRS. Mais l'enseignement supérieur, je ne l'ai pas fait. Je n'avais pas les diplômes nécessaires. J'ai fait des études en lettres, j'ai tous les diplômes qu'il faut en lettres.

**La Sylve** : Est-ce vraiment un regret ?

**H. R.** : Oui, cela, c'est un regret.

**La Sylve** : Avec un enseignement scientifique, cela vous aurait permis d'aller plus loin ?

**H. R.** : Dans la génétique, j'ai fait beaucoup d'efforts pour me perfectionner mais j'ai encore des lacunes. Quand on est âgé, on n'apprend pas comme à dix-sept ans. C'est cela que je regrette. Je me serais consacré à la culture des champignons pour essayer d'objectiver la systématique. Mon intérêt principal se porte sur la classification des champignons qui doivent être classés dans un même groupe et puis sur les caractères qui sont indispensables pour déterminer l'espèce. Je me suis associé à des biologistes et des généticiens justement pour cela. Je m'occupais de la systématique et eux de la biologie. Cela a donné des résultats intéressants sur une très petite échelle tandis que, si j'avais été un professionnel scientifique, il est certain que j'aurais pu aussi devenir professeur de faculté avec des élèves à qui j'aurais pu faire exécuter des travaux de systématique.

**La Sylve** : Cela, vous ne pouviez pas le faire ?

**H. R.** : Cela ne m'était pas possible, parce qu'il faut tout un équipement.

**La Sylve** : N'avez-vous pas pu accéder à cet équipement ?

**H. R.** : Il fallait que je gagne ma vie. Ce n'était pas possible avec la structure de l'Éducation nationale. Sans diplôme, que voulez-vous faire ? Je ne pouvais pas dire que j'étais agrégé de grammaire. On m'aurait rigolé au nez.

**La Sylve** : Vous avez un passé riche sur le plan mycologique.

**H. R.** : J'ai fait des découvertes intéressantes au point de vue général sur des questions de systématique. Ajoutez à cela que la systématique est très mal vue dans l'enseignement supérieur. Vous ne pourriez pas actuellement faire une thèse comme celle que j'ai faite, qui avait mille pages, sur les russules. Cela aurait été méprisé. Ce qu'il faut, ce sont des expériences. Il faut que cela serve à quelque chose. Or, cela ne sert à rien, la systématique, apparemment.

**La Sylve** : C'est ce que l'on appelle les sciences expérimentales ?

**H. R.** : Oui, la biologie cela va de soi, alors on triche actuellement pour la systématique. Pour une thèse qui comporte une partie de systématique, il faut toujours à côté une thèse comportant la biologie, la chimie, la physique et les mathématiques. Parce que les mathématiques commencent à envahir la mycologie. Maintenant, on commence à revenir sur la systématique parce que l'on se rend compte que lorsqu'un biologiste travaille, il faut savoir sur quoi il travaille, sur quelle espèce il travaille. Or, s'il ne sait pas, comment voulez-vous qu'on vérifie ses expériences, qu'on les refasse ? Le généticien Van Vondrijsse, dès la fin de la guerre et même avant la guerre, a reconnu publiquement qu'il ne pouvait rien faire sans la systématique. Donner un nom à un champignon, c'est complètement idiot, il faut savoir qui il est, comment il se développe, ce qu'il lui faut pour vivre.

**La Sylve** : Peut-on dater l'époque de l'arrivée du champignon sur terre ?

**H. R.** : Il y a un gros inconvénient dont souffre la mycologie et dont elle souffrira toujours, c'est qu'il n'y a presque pas de documents paléontologiques. Pour déterminer l'évolution des champignons, nous n'avons pas grand-chose. On a très peu de fossiles, seulement quelques-uns. Quelques spores de champignons qui sont parvenues jusqu'à notre époque, quelques polypores. C'est une partie de la science très négligée, peut-être trop négligée, mais de toute façon il va manquer 99 % des espèces qui seraient intéressantes pour déterminer l'évolution.

On pense que les champignons dérivent des algues, c'est extrêmement probable, mais comment est-on passé des unes aux autres ? Tous les organismes intermédiaires ont disparu complètement. Ils ne laissent plus de trace derrière eux.

**La Sylve :** À quelle époque a-t-on vraiment commencé à s'intéresser aux champignons ?

**H. R. :** Les premiers ouvrages que l'on a sur les champignons datent du XVI<sup>e</sup> siècle, mais c'est tout à fait élémentaire, squelettique. À l'époque de Linne, les espèces sont prises dans un sens tellement large qu'on ne sait pas ce que c'est. Le premier ouvrage utilisable date de 1821. Il a été longtemps le point de départ de la nomenclature. Depuis peu, on a voulu la situer à l'époque de Linne, mais le père de la mycologie française, c'est Bulliard.

**La Sylve :** Vous situez-vous dans cette lignée ?

**H. R. :** C'est difficile à dire. Moi, c'est le professeur Kühner qui m'a le plus influencé.

**La Sylve :** Lorsque les gens trouvent des champignons, ils ne disent jamais à quel endroit ils les ont trouvés. Est-ce pareil pour le mycologue ?

**H. R. :** Pas du tout. On s'amuse maintenant à faire des cartographies pour les espèces. Cela ne rime à rien d'ailleurs. Les Allemands sont très férus de cela. Moi, je trouve que c'est complètement idiot. La carte que vous faites, c'est la carte des mycologues, ce n'est pas la carte des champignons.

**La Sylve :** Lorsqu'on les ramasse, est-ce nuisible ?

**H. R. :** C'est nuisible. Heureusement, on arrive rarement à extirper tout le mycélium, mais quand même, à la longue...

**La Sylve :** Lorsque vous dites qu'une forêt est beaucoup fréquentée, c'est que l'on ramasse beaucoup de champignons ?

**H. R. :** C'est cela, heureusement que le champignon est un peu comme une pomme : quand vous mangez une pomme, vous ne tuez pas le pommier. Le grand péril que court le champignon, c'est la déforestation, c'est la destruction de milliers d'hectares de forêt : c'est cela le grand péril. On détruit l'environnement où il vit, là où il a sa place, c'est ce qu'on appelle une loge écologique. Il a son petit coin à lui : si vous le démolissez, il meurt. Il y a des espèces curieuses dont le développement est favorisé



lorsqu'on retourne la terre avec la binette. Les coprins par exemple : le grand coprin chevelu qui est un assez bon comestible, si vous binez le sol, cela lui fait du bien et il pousse mieux. Tous ne sont pas comme cela.

**La Sylve** : Les coprins, on les trouve sur les pelouses ?

**H. R.** : Il y en a partout, sur le fumier, les excréments, le bois, dans les prairies. Ce sont des champignons très éphémères. Si vous voulez voir certaines petites espèces qui poussent sur les excréments ou le fumier, il faut que vous les éclairiez la nuit et que vous les laissiez dans l'obscurité le jour parce qu'ils s'épanouissent à l'aurore.

**La Sylve** : Cela vit longtemps un champignon ?

**H. R.** : Non, les champignons sont longs à déclencher leur fructification. Mais il y a des espèces qui sont vivaces, ceux qui viennent sur les arbres, les polypores, ils vivent des années, des années, et ne tuent un arbre que très lentement. Les ronds de sorcières ? Il y en a qui datent de plusieurs siècles.

**La Sylve** : Toujours à la même place ?

**H. R.** : Non, ils se déplacent ; le cercle commence par un point et chaque année le cercle s'agrandit. On peut arriver à déterminer l'âge du mycélium. Ils sont aussi fertiles qu'aux premiers jours. Si vous montez sur la tour Eiffel, vous pourrez admirer un rond de sorcière au Champ-de-Mars. Les aviateurs ont repéré en Amérique, dans les immenses prairies, des cercles qui ont un kilomètre de diamètre.

**La Sylve** : Quelle est l'étymologie du mot champignon ?

**H. R.** : Le mot champignon vient du mot champ : qui pousse dans les champs. Le mot *fungus* en latin a une autre histoire : on a voulu faire une étymologie ridicule du mot *fungus* ; c'est à se tordre quand on a fait de la philologie ! Parce qu'ils sont vénéneux, on a voulu faire dériver *fungus* de *funus* : funérailles, mort et *ago* : faire pousser, donc : qui conduit aux funérailles. C'est absolument faux, c'est une rigolade. La vraie étymologie de *fungus* est toute différente : ce mot est apparenté, par l'intermédiaire du grec *sp(h)ongos*, *sp(h)ongia-ea* (*spoggos*) au mot *éponge*, pas du tout dans le sens moderne d'un truc qui absorbe l'eau, mais dans le sens d'excroissance (également : mousse, pierre ponce). L'autre mot grec est *mukès* qui a donné la racine *myco* : mycologie, mycose, etc...

**La Sylve** : Quel bilan faites-vous de votre vie ?

**H. R.** : Je n'ai pas entrepris tout ce que j'aurais voulu, mais j'ai fait quand même pas mal de choses. Je ne me plains pas. Je suis un positiviste. J'ai fait beaucoup de philosophie pendant plusieurs années. Mais la philosophie me paraissait trop abstraite.

**La Sylve** : Comment avez-vous traversé cette période de 1912 à 1993 et qu'en tirez-vous comme conclusion ?

**H. R.** : Ce qui m'a impressionné, ce sont les progrès formidables dans les sciences. Je suis content d'être venu à cette époque parce qu'il y a quand même beaucoup de choses qui ont été réalisées grâce à la science.

**La Sylve** : Quelles sont vos inquiétudes pour l'avenir de la planète ?

**H. R.** : La pollution. Cela pourrait aboutir à l'extermination de l'homme. L'homme est en train de détruire son milieu. C'est le seul être vivant qui détruit son milieu et c'est fragile, un milieu où se développe la vie, très fragile. Maintenant que les gens vivent jusqu'à quatre-vingt-dix ans, dans le siècle prochain, il n'y aura plus assez de nourriture pour nourrir des millions d'individus. Je crois que le XXI<sup>e</sup> siècle sera terrible. La surpopulation et la pollution. Voyez la couche d'ozone qui commence à se dégrader.

**La Sylve** : Vous n'avez jamais été associé aux scientifiques comme Cousteau ou Tazieff ?

**H. R.** : Non, mais je connais tous les mycologues de la planète, les plus grands.

**La Sylve** : Ils n'ont jamais alerté le monde qui se détériore ?

**H. R.** : Si, il y a eu des congrès sur la question, mais pour le XXI<sup>e</sup> siècle, je ne suis pas très optimiste. Je crois que je serai content de ne pas le voir. J'ai rempli ma tâche sur la terre du mieux que j'ai pu. C'est la tâche que je m'étais assignée.

*Henri ROMAGNESI nous a quittés début janvier 1999 à l'âge de 86 ans. Pour quelqu'un de chétif, comme il aimait à se définir, c'est une belle revanche sur la vie ! La Sylve peut être fière de son Président d'honneur.*

Henri Romagnesi était :

**Agrégé de l'université**

**Ancien président et secrétaire général de la Société  
mycologique de France**

**Attaché au Muséum national d'histoire naturelle de Paris**

**Membre correspondant de l'académie de Lyon**

**Lauréat de l'Institut**



Médaille frappée à l'occasion du livre jubilaire offert à Henri Romagnesi

